

aux Oroungous. On reconnaît les esclaves à leur tatouage, à leurs dents limées en pointe, à leurs oreilles et à leur nez coupés, à leur langage qui ne ressemble en rien à celui des autres races.

Dans un village de trois cents habitants, il y a dix ou douze hommes libres ; avec les femmes et les enfants, comptons quatre-vingts. Les autres sont esclaves pour le service de leurs maîtres.

Mais chaque homme libre a des champs et des jardins, et c'est là qu'habite la majorité des esclaves. S'il n'en a que trois ou quatre, il n'est pas riche et on le plaindra ; la moyenne est de sept à dix, et les chefs en ont jusqu'à cinquante. Nous connaissons un chef Enenga-Banoké, le vieil aveugle, qui a ouvert l'Ogowé à M. de Brazza. Il est seul avec deux ou trois femmes, seul libre dans son village. Mais quarante cases entourent la sienne : ce sont les cases de ses esclaves, des fils de ses esclaves et des esclaves de ses esclaves. Bien souvent la Mission a voulu lui en racheter quelques-uns, mais leur prix trop élevé nous a toujours lié les mains. Nous avons réussi cependant à délivrer une pauvre vieille l'année dernière, à lui sauver la vie et à lui rendre la liberté.

*Une pauvre esclave sauvée de la mort par un missionnaire.*

Une femme de Banoké, une reine, était morte. Evidemment, il lui fallait une servante dans l'autre monde. Le choix de la victime était arrêté et l'arrêt fatal prononcé : l'exécution est fixée au lendemain. Mais pendant la nuit, le fils de la victime réussit à se sauver à la faveur des ténèbres ; il arrive de bon matin à la Mission de Lambaréné. Mgr Le Berre y était alors en visite apostolique.

“ Allez vite, allez vite, me dit Sa Grandeur..., allez délivrer cette femme, payez ce qu'il faudra, mais sauvez-la à tout prix.”

La besogne était difficile. A mon arrivée dans le village en question, toutes les femmes commencent à fuir ; mais les notables, tous les chefs oungous étaient là.